

—Rentrons au Pausilippe, reprit la jeune femme. J'attends des nouvelles, et, bonnes ou mauvaises, je serais désolée de ne pas les avoir aussitôt leur arrivée.

—Mon adorée, songe à notre bonheur, ton chagrin désole mes joies.

—Si mon frère mourait, j'en aurais le remords, et, comme c'est vous qui m'avez éloignée de lui, vous me paraîtriez plus coupable que moi.

Les regards de l'époux, chargés de reproches, s'arrêtèrent un moment sur les yeux de sa compagne ; mais elle ne s'attendrit pas.

La trouvant cruelle, il détourna la tête.

Alors, comprenant qu'elle était injuste : " Vous le savez, je vous aime, dit la jeune femme, qui pencha son front sous les lèvres de son mari ; si je vous afflige, pardonnez-moi, et consolez-moi."

—Mignonne, je vous le répète, je n'ai pas le pressentiment d'un malheur. Je ne souffre que de votre tourment. Espérez avec moi ! si votre frère se guérit, et si vous êtes tout à l'heure rassurée, promettez-moi que vous m'aimerez sans réserve... comme je t'aime ? Ah ! quelle soif d'amour j'ai gardée de mes lentes fiançailles ! Et voilà que la destinée me restreint mes joies quand je les possède, quand toi, mon adorée, tu es ma femme.

—Vous m'avez dit, n'est-ce pas ? qu'un signal serait fait à la tour de la villa si une lettre nous arrivait. Regardez, il me semble...

—Oui, je vois le signal ! Qu'on rentre, dit-il, aux rameurs. Gagnez la rive à force de bras, mes amis, je vous en conjure. Comme je suis troublé ! ajouta le jeune époux. Une fois encore mon bonheur va se décider. Je crains, mignonne, que tu ne m'accables, si la nouvelle est douloureuse.

—En revanche, dit-elle avec émotion, je veux m'abandonner à tout mon amour, t'aimer follement, lorsque je n'aurai plus de souci. Nous étions trop heureux, il fallait payer la rançon de notre félicité. Pourtant mon angoisse est si grande, qu'elle devrait être une épreuve suffisante.

Les jeunes époux débarquent sur une des terrasses de la villa. Un domestique les attendait, tenant une lettre à la main. La jeune femme se

saisit avec impatience de la lettre ; mais elle n'ose l'ouvrir. Son mari la parcourt des yeux.

Puis, l'entraînant à l'ombre d'un platane, il lit :

" Mes enfants, soyez heureux, sans scrupules ; je n'ai plus une inquiétude sur la santé de votre frère."

D'interminables baisers fêtent la bonne nouvelle.

—Le Pausilippe m'inspirait une confiance superstitieuse, dit-il.

—Pourquoi, mon bien-aimé ?

—*Posilippo* signifie : cessation de tristesse.

JULIETTE LAMBERT
(Mme ADAM.)

Philosophie — Psychologie — Art

(Lettre d'un Parisien à sa filleule Canadienne)

Ma chère filleule,

VOUS avez vingt ans. Vous n'êtes ni difforme, ni bossue, ni laide : oh ! non, un teint de lys délicatement rosé, des cheveux châtain à reflets de bronze et d'or, des yeux bruns dont le regard est une caresse, un sourire espiègle, une grâce souple faisant de votre être un tout harmonieux de grâce et de douceur. Voilà ce qu'aurait à saisir le peintre assez génial pour reproduire la fidèle image de notre Yvonne.

Or, elle, entrant dans le monde, au lieu d'y agréer tout uniment les hommages qui se multiplient..., d'y sourire à l'amour qui guette, — sans devenir morose ou hypocondre, — se fait grave, et demande à son vieux bonhomme de parrain — le moins brillant, non le moins enthousiaste de ses admirateurs, — de parachever son éducation, de l'aider à devenir un être pensant, une *vraie femme* capable de tracer son sillon dans la vie, d'y conduire un jour avec honneur et fierté les enfants qui viendront, naturellement, ... après cette évolution réservée à toutes les jeunes filles dont le mariage, la création d'une famille sont les actes essentiels...

Ce n'est pas voir en *myope* comme le parrain, fillette, d'apercevoir déjà des *petits* groupés autour de vous-MÈRE, acquérant de votre sagesse et de votre exemple le ressort moral et intellectuel qui les fera forts, prêts à servir votre

Patrie en athlètes du Vrai, du Grand et du Beau.

Un temps....

Je viens de rester longuement pensif devant votre large écriture suggestive, disant l'énergie de votre caractère.

" *Vivre*, écrivez-vous, c'est *progresser*. Jusqu'ici, je n'ai pas été réfractaire au principe. Docile élève de mes professeurs, excitée par eux, j'ai obtenu tous les grades universitaires qui correspondaient à mon âge. L'étude m'a fait monter. Elle m'a consolée aussi. J'en avais besoin étant l'une de ces demi-orphelines qui doivent ignorer toujours l'ineffable bonheur de dire : papa !

Ma mère a semé, puis essayé de cultiver en moi les vertus qui sont le soleil de l'âme, et qui l'aguerrissent en prévision des tempêtes et des infortunes de la vie.... Mais, en attendant le mari qu'elle me cherche de toute sa perspicacité de femme intelligente qui sait, qui aime éperdument son *unique*, ne veut-elle pas que, maintenant, je trottine sur place en arrivée, c'est-à-dire usant mes heures au piano, à la gérance mitigée de notre maison dont elle ne peut se décharger d'un coup, à l'entretien de nos relations mondaines....

Eh bien ! m'enrayer là ! m'immobiliser dans une période transitoire futile et puérile ! — Non.

J'ai lu le beau livre de M. Marcel Prévost à sa nièce Françoise.... Les théories, les aperçus qu'il déroule aux yeux de cette jeune fille, m'ont mis au cœur de l'ambition à moi aussi.

Je ne me détournerai en rien des voies tracées de ma destinée ; j'en apprécie le calme bonheur, mais je veux y ajouter du personnel, du meilleur : Savoir, savoir plus en vue d'être plus utile me sera désormais un but et un levier.

Et de ce fait, parrain, vous devenez mon auxiliaire, car c'est vous que j'ai choisi comme éducateur de ma pensée.

Des *pourquoi* et des *parce que* d'Yvonne, vous vouliez composer un volume autrefois. Aidez-là à résoudre certains de ses *comment* qui persistent. Initiez-là à la *psychologie* et à cette belle *philosophie* que la science éclipsé si malencontreusement, dites-vous, dans les préoccupations de notre société fiévreuse et terre à terre.